



LE MAÎTRE

par Mgr Bruno de SOLAGES,
Recteur de l'Institut catholique de Toulouse

In Mémorial Lagrange (Extrait) Paris
Librairie Lecoffre - J. Gabalda et Cie
Éditeurs, rue Bonaparte, 90
1940, pages 348-353.

C'était un Maître. Le Maître est autre chose que le savant qui publie de gros ouvrages ; c'est celui qui forme des disciples, c'est-à-dire des gens qui, gardant toujours profondément la marque de son esprit, deviennent vite capables de voler de leurs propres ailes.

L'œuvre imprimée du savant qu'a été le P. Lagrange est considérable ; par certains aspects de variété dans les travaux de première main, elle est confondante ; mais son œuvre comme chef d'école est au moins comparable. Qui plus est, ces deux œuvres ne sont pas toujours d'aspect semblable. L'homme n'écrit pas toujours comme il parle. Ainsi le texte écrit du P. Lagrange n'est pas toujours des plus clairs ; il y a souvent des chaînons du raisonnement bourré d'érudition, qui ne sont pas exprimés et qu'il n'est pas toujours facile de suppléer. Au contraire, son enseignement oral était d'un relief lumineux. Or ses écrits demeurent et il est loisible à chacun de s'en faire une idée personnelle ; de son enseignement ne demeurera que le témoignage de ceux qui en ont bénéficié. Je voudrais donner ici, simplement, l'un de ces témoignages.

Son École

C'était un Maître. Il y a, en biblisme, une École de Jérusalem comme il y eut, au XVI^e siècle, en théologie, une École de Salamanque ; et le dominicain que fut le P. Lagrange a formé des élèves qui sont devenus des Maîtres comme le fit, il y a près de quatre siècles, le dominicain François de Vitoria. Toute la brillante équipe des professeurs de l'École biblique, aux temps où je vins m'asseoir sur ses bancs, avait été formée par lui. Elle était pourtant fort diverse et les disciples n'étaient pas toujours de l'avis du Maître vénéré, ni toujours d'accord entre eux. Or c'est à cela précisément que l'on reconnaît les grands éducateurs : ils ne créent pas autour d'eux une atmosphère d'admiration et de psittacisme ; ils ont un souverain respect pour la personnalité de leurs élèves, et la préoccupation dominante d'éveiller la vocation propre de chacun. D'eux on retient les principes, les méthodes, non toujours les résultats. On aime à évoquer leur souvenir, non à répéter simplement leur opinion : *Magister dicebat*, non *Magister dixit*. Car dans l'étude positive, ce sont les faits qui doivent garder le dernier mot. C'était la consigne : « Regardez donc. Vous ne direz pas : le P. Lagrange a dit, vous aurez vu vous-même ! ».

Il y avait d'ailleurs à l'École de Jérusalem ceci de particulier qu'elle était à Jérusalem, c'est-à-dire sur les lieux. Plus même que péripatéticienne, elle était exploratrice. On allait voir et c'est sur le site même, au cours de randonnées parfois dramatiques, en face des fouilles, devant une estampe toute fraîche d'inscription, qu'on relisait la Bible et que l'opinion d'École se formait. Chacun (je parle surtout des élèves de la première heure, des Vincent, des Abel, des Savignac, etc.) y avait, pour une part, un jour ou l'autre, participé. Souvent l'accord avait été spontané, ou bien le Maître avait fait l'unité en convainquant ses disciples, ou en se rangeant à l'opinion de l'un d'eux ; mais il arrivait aussi le contraire. C'est ainsi que l'on disait, de mon temps, parmi les élèves de l'École, que le Vendredi saint, le P. Abel et le P. Vincent faisaient leur chemin de croix en se dirigeant vers le Calvaire, chacun, d'un point opposé de la ville sainte !

Sa pédagogie

Mon premier souvenir pédagogique sur le P. Lagrange est antérieur à l'ouverture des cours de cette année 1924-25 que j'eus le bonheur de vivre en Terre sainte. Le lendemain ou le surlendemain de mon arrivée on se rendit en excursion à Tell-Azur, le plus haut sommet de la Palestine (1 100 m environ) d'où l'on entrevoit les deux mers : la mer Méditerranée et la mer Morte. Le P. Lagrange était de l'expédition. En montant, on longea des vignes. Il nous fit remarquer – souvenir d'Évangile – la tour de garde de l'une d'elles. « Comment est faite la voûte, lui demandai-je ? – Le meilleur moyen pour le savoir, me répondit-il, est d'entrer dedans et de regarder de ses yeux ». Joignant le geste à la parole, il entre et on le suit. Quand il ressortit, sa robe blanche portait une traînée noire... de quelques centaines de puces, que j'essayais de faire tomber, pendant qu'un Père se livrait au même travail sur mon cache-poussière gris !

Cette manière concrète de mettre en présence des choses, de vous obliger à voir par vos yeux, était caractéristique de la pédagogie du P. Lagrange et la rendait extrêmement vivante. Au cours, cet érudit donnait peu de ces références dont tant d'autres professeurs encombrant, bien inutilement, leur enseignement oral ; mais, quand il parlait d'un livre, il nous l'apportait, nous le montrait, nous disait s'il était cher, où on pouvait se le procurer, et d'un mot : « excellent – remarquable – à lire – à avoir », il caractérisait l'ouvrage.

La mise en scène d'une controverse, une anecdote où il y avait souvent des souvenirs personnels, une simple attitude dédaigneuse ou déférente nous situait l'auteur à son vrai niveau. Un jour, pour appuyer son jugement sur la valeur de je ne sais plus quel travail, il nous cita le grand arabisant allemand Noeldecke : « et vous savez, nous dit-il, que Noeldecke... ». Un geste d'hommage de la main m'a appris pour toujours que Noeldecke était un maître. La remarque était parfois vive. J'ai retrouvé dans mes notes à propos de von Soden, dont il regrettait que le labeur immense sur les manuscrits des évangiles n'eût pas été mieux dirigé : « ses renseignements sont souvent non seulement inintelligibles, mais faux ».

Une autre fois, où il soulignait devant nous diverses caractéristiques d'un texte que nous avions sous les yeux, je le vois encore bondir de sa place et mettre le doigt sur l'exemplaire d'un étudiant qui écoutait et prenait des notes, mais ne vérifiait pas ! « Mais regardez donc ! Ne me croyez pas sur parole ! Ce n'est pas pour rien que, lorsque j'ai fondé cette École, je l'ai appelée : École pratique d'études bibliques ! »

Sa synthèse

À côté de cette manière concrète de son enseignement, qui le rendait si vivant, je voudrais noter, comme autre trait saillant, son caractère synthétique, non pas au sens où synthétique s'oppose à analytique, mais au sens où il s'oppose à systématique.

Sa science était extrêmement diverse et pourtant presque toujours de première main. Tous les domaines de la philologie classique et du sémitisme lui étaient familiers. Sur bien des points – même techniques – il avait des opinions personnelles. Il n'aimait guère s'en rapporter aux autres, bien qu'il ne méprisât a priori l'opinion de personne. On lui demanda un jour ce qu'il fallait penser des versions arméniennes de l'Évangile. « Je n'aime pas parler de ce que je ne sais pas. Je ne sais pas l'arménien », fut la réponse. Puis il ajouta : « Si vous y tenez pourtant, voici ce que disent d'ordinaire les spécialistes en la matière. » Et il nous fit alors un très docte exposé. Plus d'un parmi nous pensa tout bas que c'était une curieuse manière de « ne pas savoir ». Néanmoins l'universalité même de son information l'empêchait d'être, à proprement parler, un spécialiste. Il disait que chacun de ses disciples devenus ses collègues était plus fort que lui en sa spécialité. Mais l'équilibre supérieur de son jugement dans les questions complexes et délicates provenait justement de cette universalité qui lui permettait, après des analyses très précises, une vue synthétique de la question. L'âge aussi était venu, ajoutant une longue expérience des cheminements de la science à la hauteur de vue naturelle au penseur. Tout cela mettait réserves et nuances à des affirmations plus catégoriques.

La découverte de la magnifique basilique d'Amwâs appuyant l'opinion d'Origène semblait trancher la question célèbre des 160 ou des 60 stades qui, selon les manuscrits, séparaient Emmaüs de Jérusalem, et imposer l'identification d'Amwâs avec l'Emmaüs évangélique. Tout en admirant la magnifique étude de ses disciples, les PP. Abel et Vincent, sur cette basilique, le P. Lagrange demeura sceptique. Mais, lui disait-on, ces ruines imposantes ne sont-elles pas du III^e siècle ? – D'accord. – Et Origène n'identifiait-il pas déjà Emmaüs et Amwâs ? – « Je le sais bien, mais c'est cela qui m'inquiète, car l'autorité d'Origène était devenue si grande en critique textuelle, dans les siècles qui l'ont suivi, que les copistes en arrivaient à corriger leurs manuscrits d'après les opinions d'Origène. » Et – ce fut un des rares travaux qu'il nous fit faire – il nous donna à traduire deux colophons du Codex *Marchalianus* où le copiste avouait ingénument qu'il avait corrigé son manuscrit d'après le commentaire d'Origène.

Sa sincérité

Plus profondément encore que tout cela, la leçon qui se dégageait du contact avec le Maître – leçon qui dépassait le plan scientifique et plongeait ses racines dans la vie morale – était une leçon de sincérité, sincérité du savant et sincérité du croyant.

De cette sincérité du savant provenait son anti-concordisme, dans la mesure où le concordisme représente une attitude d'esprit tout à la fois craintive et habile : craintive car elle n'ose pas regarder la difficulté en face, en pleine lumière, habile car elle s'efforce par de petits moyens, en tirant la couverture à soi, de la minimiser.

C'était au début du premier cours qu'il fit, cette année-là, sur l'introduction générale au Nouveau Testament. Le « Saint Matthieu » du P. Durand venait de paraître. Il nous en fit

l'éloge, déclara ne pas bien comprendre certaine recension sévère. « J'y ai pourtant trouvé quelque chose qui n'est pas du tout de mon goût », nous dit-il. Il s'agissait de l'épisode évangélique des démons qui vont se jeter dans un troupeau de porcs. D'après le texte grec, écrit le P. Durand, le troupeau était *loin*, d'après la version latine, il n'était *pas loin*, et il traduit, coupant la poire en deux : « Or il y avait à quelque distance. » Alors le P. Lagrange d'un geste brusque : « Messieurs, si vous êtes dans cette disposition d'esprit, vous n'avez qu'à passer la porte ! »

Cette sincérité du savant devant les faits, loin d'être un obstacle à la sincérité du croyant devant sa foi, en était pour lui tout ensemble la garantie et la conséquence. Cet homme que d'aucuns voulurent faire passer pour moderniste, avait la foi simple et humble d'un enfant. Devant les textes émanant de l'autorité de l'Église, il avait une attitude de respect religieux, presque timide. Il ne semblait même pas toujours oser, pour les comprendre, faire appel aux règles d'interprétation dont il usait pour le texte inspiré lui-même. Son *De Traditione*, dirais-je volontiers, était loin d'avoir la liberté d'allure de son *De Scriptura Sacra*, au point que pas mal de théologiens furent assez surpris du caractère un peu étroit de sa théorie théologique sur le canon du Nouveau Testament.

La sincérité, vertu intellectuelle, demande, comme toutes les vertus poussées à un haut degré, une grande élévation morale. La science elle aussi – dès qu'elle touche aux questions humaines – se ressent toujours « des bassesses du cœur » ou de sa magnanimité. Si le P. Lagrange avait le courage d'une sincérité totale au point d'être un exemple inoubliable pour ceux qui ont été en contact avec elle, c'est qu'il avait l'âme magnanime. Un jour qu'il me parlait d'une opinion parmi les tenants de laquelle un théologien contemporain l'avait rangé – à tort, pensait-il –, comme je lui disais : « Mais pourquoi ne le faites-vous pas remarquer ? » il me répondit : « On est en train de lui chercher querelle. Je ne me désolidarise pas des gens au moment où ils sont dans la peine. »

Pour être un vrai Maître, il faut avoir l'âme grande. Le P. Lagrange était grand.